

LA SÉPULTURE

DE

FRANÇOIS DE LA PEYRONIE

Nous devons à M. le docteur Corlieu deux notes intéressantes sur François de la Peyronie ; son séjour au château de Marigny, les services rendus par lui comme chirurgien, ses dispositions testamentaires, tout a servi à mettre en relief le savant et le généreux bienfaiteur des pauvres et des malades. Il semblerait, par conséquent, qu'il n'y a plus rien à dire sur ce personnage qui fait honneur à l'humanité, si je ne trouvais dans un des ouvrages que nous devons à la générosité de notre collègue, M. Baudoin, une mention sur la sépulture de La Peyronie ; c'est un complément, ce semble, tout naturel à ce que nous avons déjà publié.

L'église Saint-Côme et Saint-Damien bâtie en 1212, dédiée en 1426 et démolie en 1836, renfermait plusieurs tombeaux remarquables, parmi lesquels ceux d'Omer Talon, de son fils Denis, de Pierre Pithou, l'un des auteurs de la Satyre Ménippée et de François de La Peyronie. Cette église, située au coin de la rue de La Harpe, avait donné son nom à une partie de la rue susdite s'étendant de la rue de l'Ecole-de-Médecine à la place Saint-Michel, à l'endroit

où se joignent les rues de l'École-de-Médecine et Racine. Elle avait été édifiée pour dédommager l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés des pertes que lui faisait éprouver la construction de l'enceinte de Philippe-Auguste.

La confrérie des chirurgiens qui datait de Pittard, chirurgien de Saint-Louis, y avait son siège, elle fut agrégée à l'Université (1345), mais resta soumise à la Faculté de Médecine qui traitait ses membres avec le plus profond et le plus injuste dédain (Guy-Patin n'appelle jamais les chirurgiens que des laquais bottés). Un de ses statuts portait que les chirurgiens devaient alternativement, le premier lundi de chaque mois, venir à Saint-Côme, dans un petit bâtiment destiné à ce, pour y examiner les pauvres blessés et leur fournir les médicaments nécessaires. Près de là fut établie en 1706 l'Académie royale de chirurgie, dans une maison qui, depuis 1765, est affectée à une école de dessin.

Ces préliminaires ne semblent point inutiles avant d'aborder l'article consacré au monument funéraire de La Peyronie (Antiquités Nationales, par Aubin-Louis Millin, tome 3^e, article XXXV, l'an second de la liberté 1791). On me permettra une réflexion avant de donner le texte de Millin : Que de renseignements, on ne peut plus intéressants, la plupart inconnus, renferment les Antiquités nationales. Quels remerciements ne devons-nous pas à M. Baudoin !

« Près du banc d'œuvre des marguilliers, (Eglise Saint-Côme), on voit un pilier, revêtu de marbre vert campan et de Languedoc, sur lequel est adossé un mausolée élevé par les chirurgiens de Paris, à la mémoire de François de La Peyronie, premier chirurgien du roi, mort à Versailles, le 24 avril 1747. Un génie tenant le miroir de la vérité offre à la France, représentée par un globe et trois fleurs de lys, le buste de La Peyronie dans un médaillon de marbre blanc ; derrière on voit une urne et différents

attributs des sciences et de l'art de la chirurgie ; en bas de l'épithaphe ses armes qui sont d'azur à une bande d'or, chargée de trois poires naturelles, posées de même ; elles sont terminées par une couronne de comte. Le génie, les armes et tous les ornements sont de bronze ; ce morceau est de Vinache, il est bien exécuté. L'épithaphe, gravée sur un marbre noir, est ainsi conçue :

Piis Manibus. — Franciscus de La Peyronie, primarii Galliarum chirurgi, Regique a medicis consultationibus, cujus corpus in regia Versaliarum parochia jacet, cor vero in ista requiescit. Septuagesimum aëns ætatis annum obiit, VII kal. maii MDCCXLVII.

« De l'autre côté de la colonne sont les armes des chirurgiens : d'azur à trois vases d'or ; au milieu est une fleur de lys rayonnante, terminée par une couronne d'étoiles. Ces armes et les ornements qui les entourent sont de bronze ; au dessous on lit :

« Hoc grati animi summæ venerationis perenne monumentum, celeberrimo artis magistro, provido Academiæ moderatori, extruendum curavit parisiense chirurgorum collegium anno MDCCXLIX.

« François de La Peyronie était fils de Raymond de la Peyronie, chirurgien distingué et d'Elizabeth de Surville. Après de brillantes études, il se présenta, quoique trop jeune, à la compagnie des chirurgiens de Montpellier, et il obtint aisément, par le crédit de son père, une dispense d'âge. A peine reçu, il ouvrit un amphithéâtre, dans lequel il commença à donner des leçons de son art, de manière à satisfaire pleinement ses nombreux auditeurs. Ses talents attirèrent bientôt à Montpellier une foule de malades de toutes les parties de l'Europe. Un officier du pape qu'il avait sauvé d'une maladie grave, donna une telle idée de

La Peyronie à son maître que le Souverain-Pontife le fit chevalier de l'ordre de l'Eperon, et lui envoya une médaille d'or. Il fut appelé à Paris pour soigner le duc de Chaulnes, qu'il tira d'un grand danger. M. de Chaulnes en reconnaissance d'un si grand service, lui donna toute son amitié et attira sur lui la bienveillance de Louis XV qui le fit son premier médecin. Le Czar Pierre-le-Grand, pendant son séjour à Paris, le consulta deux fois. La Peyronie fut lui-même forcé d'avoir recours à son art. Une blessure qu'il s'était faite au doigt dans le cours d'une opération eut d'abord des suites si fâcheuses, qu'on lui conseilla l'amputation comme absolument nécessaire ; il essaya de se guérir sans ce remède extrême et réussit ; bientôt après il lui survint un accident bien plus grave, ce fut un dépôt considérable à la jambe. Les symptômes se manifestèrent d'une manière si effrayante que ses confrères, appelés en consultation, lui conseillèrent unanimement de se la faire couper. Il s'était déterminé à subir le lendemain cette cruelle opération ; mais à la levée de l'appareil ; s'étant aperçu que le mal n'avait point fait de progrès, il proposa des incisions, s'en fit lui-même plusieurs et se tira de danger.

« En 1743, le roi s'étant mis en marche à la tête de ses troupes, La Peyronie le suivit. Il maintint tellement le bon ordre dans les hôpitaux militaires que, proportion gardée, il mourut beaucoup moins de malades cette année que les autres. Il continua d'exercer ses fonctions jusqu'à sa dernière maladie. Le 30 février 1747, il fut attaqué d'une fièvre qu'il jugea lui-même mortelle dès les premiers jours et dont il mourut à l'âge de 69 ans.

« La Peyronie était d'une sensibilité extrême ; il prodiguait ses soins et son argent aux malheureux et a laissé des sommes considérables aux hôpitaux. Il légua à la communauté des chirurgiens de Paris les deux tiers de ses biens, sa terre de Marigny, vendue au Roi 200,000 li-

vres (Annales 1895, page 81) et sa bibliothèque; et à la communauté des chirurgiens de Montpellier deux maisons situées dans cette ville avec 100,000 livres pour faire construire un amphithéâtre. Il profita de sa faveur auprès de Louis XV pour procurer à son art des hommes qui encourageassent à le cultiver et des établissements qui servissent à l'étendre. Tous ses legs renferment des clauses qui ne tendent qu'au bien public et au progrès de la chirurgie. L'Académie royale de chirurgie fut fondée par ses soins en 1731, éclairée par ses lumières, encouragée par ses bienfaits. Dès qu'on le savait à sa terre (Marigny), le château se remplissait de malades qui y venaient de 7 à 8 lieues à la ronde, il avait même projeté d'y établir un hôpital dans lequel il comptait se retirer pour y passer le reste de ses jours au service des pauvres. Les honneurs que les élèves et les maîtres en chirurgie lui rendirent après sa mort ne furent jamais mieux mérités ».

Ce nouveau témoignage rendu à la mémoire de cet homme de bien n'est-il pas un acte de justice? La Peyronie n'a appartenu que quelques années à notre contrée qui ne peut oublier les immenses services qu'il a rendus. C'est un devoir pour notre Société de relever les noms qui honorent le pays et l'humanité.

MOULIN.
